

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 20

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dans l'enchantement d'un de ses entretiens avec Catherine, Estavayer est prêt à laisser échapper le secret de son cœur, lorsqu'il découvre sur le chemin un chevalier de grande apparence, suivi d'un écuyer et d'un chien. Enveloppés d'un nuage de poussière, ils semblent voler; bientôt ils sont à portée de la vue. Catherine s'avance sur le balcon pour voir de plus près; mais qu'on imagine l'émotion de la jeune beauté, lorsque ce chevalier qui la reconnaît se baisse jusqu'à l'arçon de la selle pour saluer. Ses forces paraissent tout à coup l'abandonner; elle pâlit, elle rougit; son cœur bat avec violence. « C'est lui...! » s'écrie-t-elle.

Gérard tombe subitement de la félicité dans l'abîme du désespoir, et pour cacher l'humiliation qui l'atterrit et la rage qui le dévore, il disparaît sans être aperçu. Cependant le baron averti de l'arrivée de son gendre, va le recevoir à la porte du château et le conduit auprès de sa fille. Bientôt le chevalier partage l'émotion de Catherine et ce doux embarras inséparable des premières atteintes de l'amour. Catherine rougit; Othon soupire. Enfin, celui-ci rappelle le premier ses idées, et s'inclinant devant sa charmante future, il lui présente la précieuse chaîne qu'il reçut de la main de Marguerite lorsqu'il fut couronné au tournoi de Dijon. Catherine brillante de joie lui offrit en retour un anneau portant deux mains enlacées. Othon le baisa, le mit au second doigt de la main gauche, et s'inclinant devant Catherine, jura de ne s'en départir qu'à la mort.

L'habitude que Gérard avait de dissimuler le tira d'embarras; mais on peut juger quelle répugnance il eut à vaincre pour embrasser son rival avec l'apparence de la joie, et lui demander quelle affaire le ramenait dans son pays après une absence de deux ans. Le baron lui fit alors part de ses engagements envers Grandson pour le mariage de sa fille. — Peu de jours après, le sire d'Estavayer partit, la rage dans le cœur, en méditant les plus sinistres projets.

(A suivre.)

Avis aux demoiselles à marier. — Il existe dans l'Inde tout un district, celui de *Guzerat*, où il y a une disette complète de femmes. Les hommes y demandent, à cor et à cris, à se marier. La *Gazette de Bombay* plaide vivement la cause de ces célibataires malgré eux, et intervient auprès de la Compagnie des Indes pour lui rappeler que son devoir est de se préoccuper du bien-être des populations de ce pays, et qu'il est évident qu'une province entière, privée de femmes, n'est pas dans la condition normale qu'elle doit désirer. En conséquence, la compagnie est invitée à remédier au plus tôt à ce *desideratum*.

Hélas! il en sera toujours ainsi sur notre pauvre terre, que les uns ont trop et les autres pas assez!...

Un maître ferblantier de Lausanne se rendait au village de *** pour y traiter une entreprise. En chemin, il rencontre une de ses connaissances de l'endroit et lui demande :

— Dites-moi un peu, mon ami, quel homme est votre syndic? J'ai affaire avec lui aujourd'hui.

— Notre syndic, répond l'autre, est le plus grand coquin que la terre puisse porter; il veut du mal à tout le monde et m'a déjà fait mettre à l'amende deux fois.

Le ferblantier continue son chemin. Arrivé au village, il adresse à l'aubergiste la même question. Celui-ci répond en haussant les épaules :

— C'est un mauvais drôle; tout le monde ici le déteste.

Enfin, maître X. s'en va chez le syndic lui-même et trouve un homme honnête et loyal, avec qui son affaire est bientôt terminée. Et, réfléchissant aux appréciations des gens du village, il ne peut s'empêcher de lui demander :

— Qu'est-ce que votre emploi vous rapporte, monsieur le syndic?

— Pas autre chose que l'honneur, répond le brave homme.

Trois riches propriétaires des montagnes de Neuchâtel, qui avaient fait leur fortune dans l'industrie horlogère, coulaient depuis plusieurs années une vie douce. Ils buvaient bien, mangeaient de même et faisaient, le soir, la partie de piquet; telle était leur existence. — Ces messieurs, qui se préoccupaient fort peu de ce qui se passait en dehors des montagnes qui les virent naître, résolurent cependant un jour de visiter Paris, dont on leur avait dit tant de merveilles.

L'un s'appelait Courvoisier.

L'autre Boudry.

Le troisième Coulon.

Quoique riches, ils prirent chacun un billet de seconde classe et partirent. Ils trouvèrent le voyage long, très long, et arrivèrent à Paris dans la soirée, vers onze heures ou minuit.

Courvoisier, éreinté, proposa à Boudry, qui était sur les dents, et à Coulon, qui dormait debout, de ne point courir à la recherche d'un hôtel et de coucher dans la première auberge qui s'offrirait à eux en face de la gare.

Avant de se coucher, tous furent d'accord pour dire que Paris leur paraissait monotone et sombre.

A cinq heures du matin, Boudry, que le bruit étourdissant des voitures avait réveillé, se lève, va droit au lit de Courvoisier et lui dit :

— Est-ce que tu t'amuses, toi, à Paris?

— Moi! je m'embête à mourir.

— Allons-nous-en, dit Coulon en se frottant les yeux.

— Partons.

Et ils reprirent le chemin de fer.

Deux jours après ils rentraient dans leur village, où ils résumaient ainsi leurs impressions de voyage :

— Quelque chose de propre que leur Paris!...

C'était au théâtre de Genève. — Un artiste français, dont l'aplomb égalait la nullité, jouait *Tartuffe*. On le siffle.

A peine rentré dans la coulisse, il fait un geste d'indignation et s'écrie :

— Il faut venir à Genève pour voir ces choses-là; c'est la première fois que j'entends siffler... Molière!

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.